

profonde et intime, qui fait que tout ce qui lie est pourtant mystérieusement caché, que toutes les corrélations sont ingénieusement entrelacées de façon qu'on ne puisse qu'en soupçonner la connexité, pensée à cette vie familiale secrète, vécue en elle-même, mais revêtue d'une forme extérieure si belle qu'on ne se heurte nulle part à la dureté de la jointure, et imagine-toi alors tes rapports avec cela. Une telle famille justement te plairait et peut-être trouverais-tu souvent plaisir à la fréquenter, — grâce à ton aisance tu t'y trouverais bientôt comme chez toi. Je dis « comme » chez toi, car il est évident que tu n'y arriverais jamais entièrement, puisque tu resteras toujours un intrus et un étranger. Tu y serais un hôte bienvenu et on serait peut-être assez aimable pour te plaire en tout autant que possible, on aurait toutes les prévenances pour toi, oui, on te traiterait comme un enfant qu'on aime. Et toi, tu serais intarissable dans tes attentions, plein de ressources pour faire plaisir de mille manières à la famille. N'est-ce pas, ce serait très beau? certes, à un moment donné tu pourrais être tenté, avec ta bizarrerie, de dire que tu n'aimerais pas voir la famille en robe de chambre ou la jeune fille en savates ou madame sans coiffe, et, cependant, en y regardant de plus près, il y aurait pour toi une humiliation énorme dans la conduite correcte de la famille envers toi; toute famille agirait ainsi et toi, tu serais la victime de l'humiliation. Ne crois-tu pas que la famille se réserve pour elle-même une toute autre vie qui pour elle est sacrée, ne crois-tu pas que toute famille a encore ses pénates, bien qu'elle ne les expose pas dans « l'atrium ». Et ne se cache-t-il pas dans ta remarque une faiblesse extrêmement subtile, car je suis persuadé que, si jamais tu te mariais, tu n'aimerais pas voir ta femme en negligé, à moins que cet habit ne soit une parure destinée à te plaire. Tu penses probablement avoir beaucoup fait pour amuser la famille, pour répandre sur elle un certain éclat esthétique, mais supposons que la famille estime que c'est très peu de chose en comparaison de la vie intime dont elle jouit. Tel sera ton cas dans tes rapports avec n'importe quelle famille et, si fier que tu sois, l'humiliation est certaine. Personne ne partage ton chagrin, personne ne t'ouvre son cœur. Tu penses sans doute que cela arrive souvent, car tu as pu t'enrichir de nombre d'observations psychologiques; mais souvent c'est fallacieux, car les gens aiment à causer avec toi au petit bonheur et à effleurer ou laisser soupçonner un souci, parce que l'intérêt qu'ils évoquent ainsi chez toi apaise la douleur et leur est agréable au point qu'ils désirent ce médicament, tout en n'en ayant pas besoin. Tu sais que les gens préfèrent se confesser à un frère quêteur plutôt qu'à leur père spirituel, et si, en raison justement de ta situation solitaire, quelqu'un s'adressait à toi, cela n'aurait pourtant jamais de vraie signification, ni pour toi ni pour lui; pas pour lui, parce qu'il se rendrait compte qu'il est arbitraire de t'ouvrir son cœur; pas pour toi, parce que tu ne pourrais pas entièrement oublier l'équivoque à la base de ta compétence. Il faut admettre que tu es un bon opérateur, tu sais pénétrer dans l'enclos le plus secret du chagrin et du souci, toutefois tu t'arranges pour ne pas oublier le chemin du retour. Bien! supposons que tu réussisses à guérir ton malade, tu n'en ressentirais aucune vraie et profonde

satisfaction; car l'arbitraire y aurait mis son empreinte et ta responsabilité serait nulle. Ce n'est que la responsabilité qui procure la bénédiction et la vraie satisfaction, même si d'autres ne pouvaient opérer que deux fois moins bien que toi; souvent lorsque l'on n'a rien pu faire, on ressent la bénédiction. Mais lorsqu'on a un foyer, on a une responsabilité, et cette responsabilité vous rend sûr de vous-même et vous procure de la satisfaction. C'est justement parce que tu ne veux pas avoir de responsabilité que tu dois trouver toute naturelle l'ingratitude des gens envers toi, dont tu te plains souvent. Enfin, aussi ce n'est que rarement que tu t'occupes de guérir les gens, généralement ton activité principale, comme je te l'ai dit déjà, a pour but de briser des illusions et, à l'occasion, d'imposer des illusions à d'autres. On te voit en compagnie de quelques jeunes gens; par quelques mouvements de l'âme tu les as déjà considérablement délestés d'illusions enfantines qui, d'ailleurs, à beaucoup d'égards leur avaient servi d'anges sauveurs; on voit comment ils deviennent plus légers que la réalité, comment leurs ailes commencent à pousser au fur et à mesure que toi, en vieil oiseau expérimenté, tu leur donnes une idée de ce que c'est qu'un coup d'aile, à l'aide duquel on survole toute l'existence; on te voit entreprendre des exercices similaires avec des jeunes filles en étudiant avec elles la différence qui existe dans le vol, celui des hommes faisant entendre le coup d'aile, tandis que le vol des femmes est léger comme le coup d'aviron qui s'éteint; — lorsqu'on voit tout cela, on ne peut pas se fâcher contre toi, à cause de l'art avec lequel tu opères, mais qui peut s'empêcher de se fâcher contre toi à cause de la frivolité que tout cela représente? Tu peux vraiment dire de ton cœur ce qu'on peut lire dans la vieille chanson:

Mein Herz ist wie ein Taubenhaus
Die Eine fliegt herein, die Andre fliegt heraus (49),

sauf qu'en ce qui te regarde on ne voit pas assez ceux qui entrent en battant des ailes, mais toujours les nouveaux qui s'envolent. Mais si belle que soit d'ailleurs l'image d'un calme foyer représenté par un pigeonier, il ne faut vraiment pas la comprendre de cette manière. Et n'est-il pas douloureux et triste de voir la vie s'écouler ainsi devant soi, sans jamais y prendre pied; n'est-il pas triste, mon jeune ami, que ta vie ne se remplisse jamais? Il y a une certaine mélancolie dans le sentiment de vieillir, mais c'est une mélancolie beaucoup plus profonde qui s'empare de celui qui ne peut pas vieillir. C'est précisément à cet instant même que je sens combien j'ai le droit de t'appeler: mon jeune ami. Une différence de sept ans n'est pas précisément une éternité, et je ne veux pas me vanter d'avoir plus de maturité d'esprit que toi, mais bien d'avoir plus de maturité de vie. Oui, je sens vraiment que j'ai vieilli; mais tu te cramponnes encore toujours à l'étonnement premier de la jeunesse. Et si parfois, bien qu'assez rarement, je me sens fatigué dans ce monde, un élan tranquille s'y mêle toutefois, et je pense aux belles paroles (50): Heureux sont ceux qui se reposent de leurs travaux. Je ne m'imagine pas avoir fait une grande œuvre dans la vie, je n'ai pas méprisé l'œuvre dont j'ai été chargé, et bien